ESSAI

SUR CETTE QUESTION :

Y A-T-IL QUELQUE RAISON PLAUSIBLE DE CROIRE QU'ON PUISSE EXTIRPER LA PESTE D'ÉGYPTE, ET QUELS SERAIENT LES MOYENS D'Y PARVENIR ?

DÉDIÉ

AU PREMIER CONSUL DE LA RÉPUBLIQUE,

PAR le citoyen FAUCHIER, de l'Hospice des Vieillards.

Prix, 15 sous.

A PARIS,

Chez VERNAY, rue des Filles-Saint-Thomas, n° 94, près celle Notre-Dame-des-Victoires.

AN IX. (1801).

AU PREMIER CONSUL

DE LA RÉPUBLIQUE.

Que Dieu conserve ses jours pour la gloire de la France et le bonheur du monde.

Citoyen premier Consul,

Cùm tot sustineas et tanta negotia solus,
res italas armis tuteris . . . . . HORAT.

Tout bon français a droit à votre indulgence. Je vous offre au nom de l'humanité une entreprise grande, difficile, digne de vous. Proposerais-je des choses ordinaires à celui qui a dompté les Alpes ? Si je n'ai pas atteint le but, un autre plus instruit marchera sur mes traces. Il ira plus loin.

Recevez, citoyen premier Consul, l'assurance de mon profond respect, et les sentimens d'amour et de vénération qu'inspirent vos vertus plus encore que vos talens.

P. FAUCHIER.

A l'hospice des vieillards, 26 nivôse an 9.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

Les événemens qui m'ont réduit à l'hospice des vieillards ne m'ont laissé le secours d'aucun livre pour traiter un objet plus important aujourd'hui que jamais, et qui avait ses difficultés. Il a fallu recourir à ma mémoire affaiblie par l'âge, les infirmités, les chagrins ; me rappeler des lectures, des méditations de plus de soixante ans.

Ceux qui liront ce faible ouvrage excuseront aisément les erreurs qui auront pu échaper à un bon vieillard dans la position que j'ai anoncée. Mes erreurs seront rectifiées par d'autres qui avec plus de lumières seront animés du même zele que moi. L'humanité y gagnera. Il me restera toujours la gloire consolante d'avoir le premier, à mon âge, abordé une question que d'autres plus jeunes n'auraient osé regarder en face.

Je m'estimerai heureux si avant de terminer ma pénible carriere, je puis encore rendre un service distingué à ma patrie et à toutes les nations comerçantes.

Si cet essai est accueilli favorablement du public, il sera suivi d'un second sur les moyens préservatifs et curatifs de la peste ; et d'un troisième sur les moyens d'enrichir la haute Egypte, en épargnant tous les ans plusieurs millions à la marine.

ESSAI

SUR CETTE QUESTION:

Y A-T-IL QUELQUE RAISON PLAUSIBLE DE CROIRE QU'ON PUISSE EXTIRPER LA PESTE D'ÉGYPTE, ET QUELS SERAIENT LES MOYENS D'Y PARVENIR?

La peste d'Egypte, telle que nous la connaissons, ne paraît pas fort ancienne. Je ne me rappelle d'aucun auteur qui en ait parlé sous les regnes des Sesostris, des Pharaons, des Ptolemées.

L'histoire de Joseph fait mention fort au long de la famine qui désola l'Egypte; des voyages de ses freres pour avoir du blé; des établissements qu'il leur donna dans ce royaume. On ne voit aucune trace de la peste. Est-il probable que Joseph leur eut fait quitter un pays où ils étaient riches en serviteurs et en troupeaux, si l'Egypte eut alors été sujette à une horrible épidémie? l'historien n'en aurait-il rien dit? Concluons donc que si à cette époque la peste était connue en Egypte, au moins elle n'y était pas épidémique.

Moïse, le premier qui nous ait donné des connaissances détaillées sur les hebreux sortis de l'Egypte, parle assez au long de la lepre qui y était *endémique*, ou naturelle, comme elle l'est dans une grande partie de l'Afrique sous le nom de pian. Or, si la peste eut été conue de son temps, et surtout, si elle eut été *épidémique*, il en aurait parlé quelque part: il ne se serait pas contenté des précautions qu'il prenait contre la lepre,

qui se bornaient à l'exclusion du temple, comme aux femmes dans certains temps; à la privation du sacerdoce; quelquefois à la séparation de la société; à d'autres pratiques minutieuses pour inspirer le goût de la propreté à un peuple sale et vilain : ce qui lui fit aussi imaginer la circoncision.

Dans la bible il est souvent parlé de la lepre, jamais de la peste bien plus redoutable. Le silence sur cette derniere maladie, les précautions prises contre la premiere, prouvent que la peste n'était pas conue, ou qu'elle n'etait pas épidémique naturellement dans l'Egypte.

Nous ne voyons aucune trace de peste sous Cléopatre. César ne parle d'aucune précaution pour en garantir son armée et lui-même. Horace parle de la lepre : *contaminato cum grege turpium morbo virorum* : il ne dit rien de la peste.

Lorsque l'Egypte fut devenue province romaine, elle eut de fréquentes communications avec Rome à qui elle fournissait du blé. Si la peste y eut été épidémique, nous aurions conaissance des mesures prises pour éviter cette cruelle contagion.

N. B. Je ne dit pas que dans divers temps quelque maladie pestilentielle n'ait pu ravager l'Egypte, comme il arrive presque tous les ans à Rochefort, à Bordeaux, Fréjus, Hieres, Bourgoin, etc. mais ce n'étaient pas des maladies inhérentes au sol de l'Egypte plus qu'à d'autre pays : c'étaient des épidémies passageres et accidentelles.

La chute de l'empire romain laissa l'Egypte en proye aux arabes, aux sarrasins, aux mammelus, aux turcs.

C'est de ces différentes époques progressivement qu'il faut dater la peste d'Egypte épidémique.

Les mêmes autorités qui nous prouvent que la peste n'a pas toujours été épidémique en Egypte prouvent également qu'elle n'y était pas *endémique* ou naturelle comme la lepre, comme le *pian* dans une partie de l'Afrique; la petite vérole en Arabie; la maladie polonaise sous le nom de *plica polonica*.

Or si ce n'est que dans des temps modernes que la peste d'Egypte est devenue épidémique au point effrayant où nous la voyons, sur-tout lorsqu'elle est transportée hors de son pays natal, il doit y avoir des causes modernes qui ont donné naissance à cette maladie; comme chez nous des causes modernes ont engendré des épidémies locales à Fréjus et ailleurs; et deslors elle ne peut être regardée que comme purement accidentelle. Si nous pouvons découvrir ces causes, nous aurons fait un grand pas vers la solution de notre problême.

La peste ne peut pas être attribuée au climat de l'Egypte. C'est la zône la plus tempérée; et si dans quelques parties les chaleurs y sont plus fortes que dans d'autres contrées sous les mêmes lattitudes, elles ne peuvent provenir que de quelques localités.

Parcourez les mêmes dégrés, d'un côté de la ligne, les Indes; de l'autre, une partie de l'Amérique; l'Afrique même, vous ne trouverez nulle part la peste épidémique; pas même endémique ou naturelle.

Dans une relation de l'Abissinie qui touche l'Egyte, et qui est plus près de la ligne, il est parlé d'une fievre mortelle dans trois jours, que je serais tenté de croire analogue à la maladie de Siam. Je ne me rappelle pas qu'il soit question de peste pareille à celle d'Egypte.

Encore faudrait-il savoir si cette fievre n'est pas due à des localités; comme il y a grande apparence.

A la côte de Mozambique, 12. dégrés environ de latitude sud, on ne conait pas la peste. La preuve en est que les vaisseaux de toutes nations qui y traitaient des noirs, en revenaient à droiture dans leurs colonies respectives, sans subir aucune quarantaine. Cette preuve est sans replique.

Il en est de même de la côte d'Angole, 10. dégrés; du Congo, presque sous la ligne; de la Guinée, 5. dégrés; du Cap verd et du Sénégal, 15. dégrés environ.

Il est donc prouvé que la peste *épidémique* n'est ni ancienne ni naturelle en Egypte; qu'elle ne peut-être attribuée au climat; et que par une conséquence nécessaire, elle ne peut provenir que des localités. Mais puisque les localités seules ont pu engendrer ce terrible fléau, il faut donc que la face de l'Egypte ait prodigieusement changé.

Transportons nous aux temps des Sésostris, des Pharaons, des Ptolemées, de la domination romaine : contemplons ce lac immense toujours alimenté par un fleuve bienfesant, fournissant à des milliers de canaux qui portaient la fertilité dans les campagnes, la salubrité dans l'air; admirons cette communication continuelle entre deux mers, source de l'opulence de l'Egypte devenue l'entrepôt du commerce des Indes, de la Perse, de l'Asie mineure, de l'Europe.

Portons à présent nos regards sur ces plaines autrefois si fertiles, devenues stériles et abandonées sous le despotisme absurde et barbare des arabes, des sarrasins, des mammelus, des turcs. Cherchez la place qu'occupaient ce lac immense, ces canaux vivifiants, cette communi-

cation entre deux mers, dont il ne reste pas le moindre vestige. Un fléau destructeur a moissoné les malheureux habitants de ces contrées jadis si opulentes. Du sein de ces pays dévastés il porte ses ravages sur la côte de Barbarie, sur l'Asie mineure, sur l'Europe dont une partie ne se préserve de son influence mortelle que par une extrême surveillance.

Ce n'est pas au limon du Nil qu'il faut attribuer la peste : mais à cette quantité de marécages qui ont succédé aux canaux; et dont les miasmes raréfiés par la chaleur après la retraite du fleuve, engendrent et propagent cette horrible contagion. Quels seraient donc les moyens de rendre à l'Egypte son ancienne splendeur, et d'extirper cette effroyable maladie toujours plus terrible à mesure qu'elle s'éloigne de son pays natal? Personne ne dira que ce qui a été fait une fois ne puisse se faire encore.

En 1785, je fus à Bordeaux pour une mission dont j'étais chargé pour le gouvernement. L'été fut fort chaud et très-sec. Les habitants assuraient que dans le quartier de l'archevêché qui ne fesait guere qu'un sixieme de la ville, il y avait eu plus de quinze mille malades, dont il était mort un tiers. Il pouvait y avoir un peu d'exagération, mais la vérité est que l'épidémie et la mortalité furent très-considérables.

Au commencement de la révolution, les jurats de Bordeaux craignant les désordres des ouvriers et journaliers, firent applanir plusieurs élévations dont les déblais furent employés à combler une partie des marais des chartreux, voisins de ce quartier. Je puis attester que les épidémies suivantes sont devenues sensiblement moins violentes, et les mortalités moins nombreuses; et si les marais

eussent été comblés en entier, je ne doute pas que les épidémies n'eussent tout à fait disparu. En 1760, il y avait derriere la ville du Fort-Royal de la Martinique un vaste marais qui tous les ans causait des maladies pestilentielles. Il en etait de même à la basse-terre de la Grenade. Les anglais devenus pendant la guerre, possesseurs de ces deux colonies, firent combler ces marais. Les épidémies ont cessé. Je crois n'avoir pas besoin d'autre réponse.

Mais il faudra des milliers de bras. — Croyez-vous que ces bras qui ont enchaîné la victoire ne sauront pas débrouiller le cahos? A-t-on oublié que le même génie qui à dompté les Alpes présidera de loin à ces magnifiques travaux, comme l'astre du jour répand encore ses bienfaits sur les régions qu'il cesse d'éclairer?

Qu'à sa voix bienfaisante l'Egypte prenne une face nouvelle : que de nouvelles communications soient ouvertes à un comerce immense : que de nouveaux lacs soient creusés : que de nouveaux canaux en ramenant la fertilité dans les campagnes, rendent à l'air sa salubrité, et délivrent le monde d'un fléau destructeur.

O Bonaparte! ô mon héros! sauveur de ma patrie! c'est à toi qu'est réservée la gloire de créer une nouvelle terre. Dépose pour quelques instants cette couronne triomphale que tes vertus guerrieres ont si noblement conquise. Le front ceint d'une couronne moins brillante, plus chere à ton cœur, au milieu de nos acclamations, de nos chants d'allégresse, des transports d'amour et de vénération que toutes les nations partagent avec la France, fait retentir d'un pôle à l'autre ces sublimes paroles :

Exegi monumentum ære perennius.

A l'hospice des vieillards, le 26 nivôse, an 9.

NOTE

Fesant suite nécessaire à l'essai sur l'extirpation de la peste.

Si quelqu'un m'oppose que les localités dont j'ai parlé se lient avec d'autres causes, je le prie de vouloir bien les rendre publiques; je ne peux pas tout savoir : je ne conais l'Egypte que par la carte, l'histoire, les relations des voyageurs, le comerce : et dans une matiere qui devient la cause du genre humain, ceux qui donneront leurs lumieres, leurs méditations, seront les bienfaiteurs de l'humanité.

Ces causes, s'il y en a, sont-elles impossibles, ou seulement difficiles à détruire? C'est ce qu'on ne peut conaître qu'autant qu'elles seront rendues publiques.

Impossibles ! — peut-être, et observez que je dis *peut-être*, la lepre, le pian, sont de cette nature par des localités qu'on ne peut changer *aujourd'hui* dans des pays non civilisés : par les sables brûlants qui dévorent la Nigritie, la Guinée, l'Éthiopie, la Numidie, encaissées dans de hautes montagnes fermées aux vents d'est, ou de nord-est qui souflent souvent entre les tropiques, et qui ôtant à l'air sa circulation, font germer dans ces pays une maladie de peau naturalisée, comme la petite vérole en Arabie. C'est de quoi, peut-être, personne avant moi ne s'est occupé.

Difficiles ! — Mais les causes que j'ai indiquées, et qu'on ne peut attaquer de bonne foi, sont-elles bien faciles à d'étruire ? C'est à raison de leur difficulté que je les propose à celui qui en a bien surmonté d'autres.

Difficiles ! pour qui? — Pour ces braves et invincibles guerriers qui par des prodiges de valeur, sous la con-

duite d'une foule de héros, ont forcé l'Autriche à recevoir la paix ?

Etait-il facile de franchir les Alpes avec une armée dans une saison où un simple voyageur frémissait de les regarder ?

Etait-il facile de passer à la nage le plus grand fleuve de l'Europe en face d'une armée ennemie ?

Etait-il facile de planter le drapeau tricolor, au cœur de l'hiver, sur la cime orgeuilleuse des effroyables montagnes du Tirol ?

Toutes les fois qu'il n'y aura que de grandes difficultés, fesons voir à l'univers étonné que ce qui est impossible pour des pigmées est un jeu pour des géants sous la conduite du héros qui les gouverne ; et que les difficultés ne peuvent qu'augmenter leur ardeur.

Si ces causes viennent de l'étranger, comme de la Sirie, ce que je ne crois pas, et qui devait être prouvé, alors je suis bien plus à mon aise ; car il ne s'agirait que de précautions de haute police, comme à Marseille, à Malthe, à Livourne.

Si on m'objecte la sécheresse de l'Egypte, ma réponse est simple. 1°. La sécheresse et les sables brûlants des contrées voisines peuvent occasioner des maladies de peau comme la lepre, le pian, jamais la peste, à moins qu'il n'y ait d'autres causes. Je l'ai prouvé par l'exemple de Mozambique et de la Guinée.

2°. Les pluies sont rares en Egypte ; mais enfin il y pleut. A Lima et dans toute la plaine du Pérou, huit dégrés de l'attitude sud, il ne pleut jamais, ce qui s'appelle jamais : on n'y conaît pas la peste. Cette réponse est péremptoire.

A l'hospice des vieillards, 21 pluviôse, an 9.

MON ÉPITAPHE.

J'AI bien fait de la composer moi-même, car surement persone ne prendra la peine de m'en faire une.

Pierrot vécut ; c'est tout ce qu'il put faire,
Le plus souvent fesant petite chere :
Jamais ne sut l'art d'augmenter son bien.
Las ! il mourut quand il n'avoit plus rien.
Au bord du Styx son ame vagabonde
Attend en paix qu'un seigneur de ce monde
Vienne passer la barque de Caron.
Vous, lorsqu'un jour vous verrez l'Achéron,
Gros financiers, marquis à triple étage,
Souvenez-vous de payer son passage.

P. FAUCHIER.

A l'hospice des vieillards.

IDÉE D'UN MONUMENT.

LA France présente à l'Immortalité une urne funéraire antique, surmontée d'une couronne de cyprès et de lauriers : l'Immortalité a sa main gauche appuyée sur l'urne ; dans sa main droite est un burin dont elle montre à la France les vers suivants qu'elle vient de graver en lettres d'or sur un marbre noir :

Braves guerriers sur vos tombeaux
L'Immortalité met ces mots :
Passant va dire à la Patrie
Que libres nous quittons la vie.

La France affligée noblement : l'Immortalité sensible avec dignité.